

Le réseau Simplon : de l'inclusion digitale au génie des alliances

par

■ **Frédéric Bardeau** ■

Président et cofondateur de Simplon

En bref

En 2013, Frédéric Bardeau cofonde le groupe Simplon pour former gratuitement au numérique décrocheurs scolaires, chômeurs, ou encore réfugiés. Il adopte une idée venue des États-Unis : l'informatique s'apprend comme une langue dans laquelle il faut s'immerger. La formule a un tel succès que le réseau Simplon comprend maintenant 133 "fabriques" dans 23 pays et forme 5 000 personnes par an, dont 71 % trouvent un travail ou reprennent des études à l'issue de la formation. Pour cela, le réseau multiplie les coopérations avec des organismes variés. Alors qu'il développe une expertise dans ce domaine des alliances, Frédéric Bardeau réalise que ce n'est pas le point fort de ceux qui viennent en aide aux démunis, fréquemment rivaux et "chacun dans son couloir de nage". Pour remédier à cette faiblesse, il cherche à créer une "Justice League" avec des acteurs "super-héroïques" qui, comme dans les comics, considèrent qu'ils ne peuvent pas sauver le monde seuls. Un vent d'alliances nouveau souffle sur le secteur...

Compte rendu rédigé par Élisabeth Bourguinat

L'Association des Amis de l'École de Paris du management organise des débats et en diffuse les comptes rendus, les idées restant de la seule responsabilité de leurs auteurs. Elle peut également diffuser les commentaires que suscitent ces documents.

Séance organisée en collaboration avec Le RAMEAU.
Parrains & partenaires de l'École de Paris du management :

Algoé¹ • Chaire Futurs de l'industrie et du travail • Chaire Mines urbaines • Chaire Phénix – Grandes entreprises d'avenir • EDF • ENGIE • Executive Master – École polytechnique • Fabernovel • Groupe BPCE • GRTgaz • IdVectoR² • L'Oréal • La Fabrique de l'industrie • MINES ParisTech • RATP • Syndicat des entreprises de l'économie numérique et des technologies nouvelles³ • Université Mohammed VI Polytechnique • UIMM • Ylios¹

1. pour le séminaire Vie des affaires / 2. pour le séminaire Management de l'innovation / 3. pour le séminaire Transformations numériques

J'ai 47 ans, cinq enfants, et j'ai mis longtemps à choisir ma voie professionnelle. J'avais besoin de comprendre de quelle façon me rendre utile, ce qui a toujours été une motivation majeure pour moi.

À la recherche d'un métier

Mon rêve d'enfant et de lycéen était de devenir journaliste de guerre. Cela peut paraître curieux, mais c'est ainsi. Après le baccalauréat, j'ai donc opté pour des études de sciences politiques et j'ai intégré l'IEP (Institut d'études politiques) de Toulouse, mais j'ai assez vite compris que je ne pourrais pas réaliser mon rêve. Les emplois de journaliste de guerre étaient rares et il fallait être excellent pour y prétendre. Décidant d'abandonner le côté journalisme et de garder le côté guerre, j'ai passé le concours de l'École spéciale militaire de Saint-Cyr, où j'ai été reçu major de promotion en 1996.

Naïvement, je croyais que j'allais d'emblée apprendre la stratégie militaire, voire exercer des fonctions de commandement. Or, la carrière d'un saint-cyrien est très normée et j'ai compris que je devrais patienter un certain temps à chaque poste avant d'accéder à l'échelon suivant. Ce rythme assez lent frustrait mon esprit d'entreprise et mon envie d'aller "plus vite que la musique". J'ai donc démissionné, ce qui a été difficile à vivre, car mes parents étaient très fiers de mon entrée à Saint-Cyr.

Ma démission ne signifiait pas que je n'aimais pas l'armée, bien au contraire : j'ai adoré les principes de méritocratie et de mixité sociale que j'y ai vu mettre en œuvre, et que je n'ai jamais retrouvés dans les différentes grandes écoles que j'ai fréquentées. En quittant Saint-Cyr, je me suis d'ailleurs engagé, pour une courte période, dans un régiment de parachutistes, à Pau.

Ayant renoncé à la carrière militaire et souhaitant toujours me rendre utile, j'ai songé à devenir espion. J'ai été brillamment reçu aux épreuves écrites du concours spécial de la DGSE (Direction générale de la sécurité extérieure), avant d'être finalement recalé. En épluchant mon parcours, les examinateurs avaient découvert que, pendant mes études, j'avais non seulement consommé des stupéfiants, mais également participé à des manifestations altermondialistes au cours desquelles j'avais jeté des projectiles sur les forces de l'ordre, deux éléments qui paraissaient peu compatibles avec une carrière à la DGSE.

Ce nouvel échec m'a beaucoup déprimé et m'a conduit à accepter le premier petit boulot qui s'est présenté. Il s'agissait d'un stage dans une agence de communication où j'étais chargé de rédiger des communiqués de presse sur le salon mondial de la défense et de la sécurité, Eurosatory. C'est dans le cadre de ce modeste stage que j'ai fait une rencontre vraiment incroyable.

Tombé dans la marmite d'Internet

Le bureau dans lequel je travaillais, celui réservé aux stagiaires, était le seul de toute l'entreprise à être équipé d'un poste informatique permettant d'accéder à Internet. Cela me démangeait d'essayer et, un jour, j'ai attendu que tout le monde soit parti déjeuner et je me suis lancé.

J'ignore si vous avez gardé le souvenir de la première fois où vous vous êtes connectés. Pour ma part, je me souviens très précisément que c'était le 3 septembre 1997 à midi. J'ai posé mes mains sur le clavier, j'ai lancé le navigateur, et j'ai éprouvé un véritable choc physique devant ce que j'ai découvert : un univers infini, d'une puissance incroyable, pour lequel je me suis immédiatement passionné. Je voulais tout savoir : comment ce réseau était né, à quoi il était destiné, quels étaient ses codes, ses arcanes, sa culture, ses usages. Baignant dans la culture de *Star Wars*, j'étais intimement convaincu que les "forces obscures" allaient s'en emparer, et je me demandais comment les "forces du bien" pouvaient s'en servir aussi. Internet

allait-il permettre aux gens de se connecter et de partager leurs savoirs, ou seulement servir à les surveiller et à leur vendre encore plus de voitures? Dès cette première connexion, j'ai su que j'avais trouvé ma voie : utiliser Internet pour changer le monde! De fait, depuis vingt-quatre ans, c'est ce qui occupe le plus clair de mon activité professionnelle et de ma vie.

Au service des associations

Entre 1997 et 2005, j'ai travaillé dans des agences de communication et de marketing pour aider des associations, ONG et fondations à tirer le meilleur parti d'Internet, que ce soit pour lever des fonds, trouver des bénévoles, ou encore communiquer. Par exemple, lors du tremblement de terre en Haïti, le 12 janvier 2010, je me trouvais à la Fondation de France et j'ai immédiatement acheté des mots-clés se rapportant à cette catastrophe afin d'aiguiller les dons vers le site de la Fondation. Cette dernière a ainsi pu collecter 1 ou 2 millions d'euros en quelques semaines...

C'était vraiment passionnant d'accompagner ce mouvement de digitalisation des associations. Parmi ma clientèle figuraient la Fondation de France, Greenpeace, la Fondation Abbé Pierre, l'Unicef, La Croix-Rouge, Human Rights Watch, mais aussi des associations beaucoup plus confidentielles.

À la rencontre des Anonymous

En décembre 2010, un jeune Tunisien, Mohamed Bouazizi, s'immole par le feu, ce qui déclenche la révolution du Jasmin. Apparaît alors dans les actualités une figure un peu étrange, celle des Anonymous, des hackers qui ont la particularité d'agir masqués. Étant un geek, je savais qu'ils existaient depuis 2005 environ, mais on les voyait tout d'un coup se mêler du Printemps arabe, soutenir le mouvement Occupy Wall Street, ou encore voler au secours de Julian Assange, dont le site Wikileaks avait été bloqué par le FBI (Federal Bureau of Investigation) et la NSA (National Security Agency).

J'étais impressionné par les actions de ces "pirates masqués" et, là encore, j'ai voulu tout connaître d'eux, comprendre comment ils montaient leurs opérations, savoir s'ils avaient un chef ou non, comment ils s'organisaient... Pendant cette période, je ne dormais presque plus : le jour, je faisais mon métier de communicant pour les associations et la nuit, je me plongeais dans les forums des Anonymous et je lisais tout ce qu'ils postaient afin d'essayer de comprendre leur fonctionnement.

Avec mon incorrigible idéalisme, j'ai cru que les ONG pourraient s'inspirer de la façon dont les Anonymous travaillaient et mobiliser les mêmes outils pour faire avancer leurs causes. En 2011, j'ai organisé une rencontre entre quelques Anonymous et des ONG assez militantes, comme Oxfam et Greenpeace, mais cela s'est avéré un cuisant échec. Les Anonymous traitaient les "associatifs" de « *fonctionnaires du caritatif* » et de « *marketeux des causes* », tandis que les ONG étaient rebutées par le principe de l'anonymat et le fait de ne pas assumer publiquement et juridiquement les causes que l'on défend. La réunion a été houleuse et tout le monde est reparti fâché... L'alliance dont j'avais rêvé semblait contre-nature. Cela dit, quelques années plus tard, j'ai appris que Greenpeace et les Anonymous avaient mené quelques actions ensemble dans la région Arctique contre BP, Total et Shell, ce qui démontrait que j'avais peut-être eu raison trop tôt.

À cette époque également, une maison d'édition cherchait quelqu'un pour écrire le premier livre sur les Anonymous en français et je m'en suis chargé avec Nicolas Danet¹. Le livre a connu un énorme succès, car tout le monde cherchait à en savoir davantage sur ce mouvement. J'étais invité sur tous les plateaux, où j'expliquais qu'Anonymous n'avait pas de chef et n'était pas un parti politique, que c'était un collectif sans unité idéologique, mais que, lorsque quelques-uns de ses membres se mettaient d'accord sur un objectif commun ou un ennemi à combattre, leur force de frappe pouvait être assez incroyable, compte tenu de leurs compétences techniques.

1. *Anonymous – Pirates informatiques ou altermondialistes numériques? Peuvent-ils changer le monde?*, FYP éditions, 2011.